

## Collection « Hypothèses »

Retrouvez tous les titres parus sur  
[www.editions-eres.com](http://www.editions-eres.com)

# Les dérives de l'oralité

Ont collaboré à cet ouvrage

Vincent BERTHOU  
Guy CHOURAQUI  
Jean-Richard FREYMANN  
Liliane GOLDSZTAUB  
Pascal GUINGAND  
Pierre JAMET  
Daniel LEMLER  
Michel LÉVY  
Jean-Daniel MOUSSAY  
Michel PATRIS

*Sous la direction de  
Michel Lévy  
et Liliane Goldsztaub*

# Les dérives de l'oralité

Collection « Hypothèses »

 **ères**

Arcanes

Nos plus vifs remerciements

- à Jean-Richard Freymann, Michel Patris, Sylvie Lévy pour leur constant soutien à nos formations
- à nos collègues de travail de la FEDEPSY, d'Apertura et d'ailleurs
- à Geneviève Kindo pour ses relectures attentives et à Estelle Bosch-Leckler pour la pertinence de ses conseils.

Conception de la couverture :  
Anne Hébert

ISBN : 2-910729-56-7

© Éditions Arcanes, Apertura, 2006  
16 avenue de la Paix, 67000 Strasbourg

Version PDF © Éditions érès 2012  
ME -ISBN PDF : 978-2-7492-2758-0  
Première édition © Éditions érès, 2006  
33 avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse  
**[www.editions-eres.com](http://www.editions-eres.com)**

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## Table des matières

Introduction <i>Michel Lévy, Liliane Goldsztaub</i> .....	7
Les mots de la bouche <i>Guy Chouraqui</i> .....	11
Uralité. L'originare et l'oralité <i>Daniel Lemler</i> .....	17
Du désir de pouvoir au pouvoir de désir <i>Vincent Berthou</i> .....	27
Sociodrame et symbolisation <i>Liliane Goldsztaub</i> .....	37
Les mots, le corps, l'écart <i>Jean-Daniel Moussay</i> .....	45
Boulimie versus anorexie <i>Pierre Jamet</i> .....	51
L'involution narcissique. À propos de <i>Anorexie et inédie : une même passion du rien ?</i> <i>Pascal Guingand</i> .....	69
Boulimie de rien <i>Michel Lévy</i> .....	83
Oralité et institution <i>Michel Patris</i> .....	91
Les parures de l'oralité <i>Jean-Richard Freymann</i> .....	103
Conclusion <i>Michel Lévy, Liliane Goldsztaub</i> .....	123

*Michel Lévy*  
*Liliane Goldsztaub*

## **Introduction**

Ce livre est un reflet à plusieurs facettes. Il vient tout d'abord ponctuer la dixième année d'existence des formations Apertura-Arcanes. En effet, depuis 1995, notre groupe organise des sessions de recherche et d'enseignement de la psychanalyse à l'adresse, selon les thèmes, des psychiatres, psychologues, médecins, infirmiers, travailleurs sociaux.

De nombreux psychanalystes français et européens se sont pressés sur notre tribune au fil du temps, mais nous avons choisi pour ce premier ouvrage de publier les textes d'une session récente où tous les intervenants sont régionaux. Ainsi, malgré la disparité des styles qui se confrontent et soutiennent à l'occasion la controverse, le lecteur peut sentir entre les lignes, entre les textes, entre les auteurs, une véritable dynamique de travail, d'émulation et de questionnement clinique et théorique.

Nous espérons que cet aspect vivifiant des formations passera à l'écrit. Depuis longtemps, de nombreuses personnes nous demandaient des actes, des comptes rendus, des traces. Nous les avons entendues et les éditions Arcanes-érès ont relevé avec nous le pari de commencer à diffuser nos travaux à plus grande échelle.

Nous avons également tenu, à travers cet ouvrage, à croiser des discours pour les mettre en tension en faisant intervenir différentes géné-

---

*Michel Lévy est psychiatre de formation. Ils sont tous les deux psychanalystes, responsables depuis de nombreuses années des formations Apertura-Arcanes (enseignement et recherche en clinique psychanalytique) et directeurs de la Fedepsy (Fédération européenne de psychanalyse).*

*Liliane Goldsztaub est maître de conférences en psychopathologie à la faculté de psychologie de Strasbourg.*

rations d'analystes : les plus chevronnés y côtoieront de nouveaux venus sur la scène analytique. Les effets de transmission et de généalogie trouvent ainsi leur place à côté des spécificités de regards et de réflexions singulières.

Pourquoi les dérives de l'oralité ?

Hommage discret au génie de Freud qui réussit à mettre au jour, à partir du stade oral premier chez l'enfant, une clinique révolutionnaire de l'hystérie. Jamais dans l'histoire de l'humanité l'hystérie n'avait été entendue et respectée ! Mais le fondateur de la psychanalyse et Jacques Lacan à sa suite ont été particulièrement sensibles à une clinique des limites de l'oralité ; et pour cause, l'anorexie et la boulimie sont posées comme des paradigmes actuels de l'oralité. Tout comme les symptômes qui dialoguent avec leur temps, la structure psychique se lit et se construit aussi avec l'époque qui la traverse.

C'est ce que ce livre, qui ne se prétend aucunement exhaustif, va s'efforcer de mettre en lumière.

L'oralité et ses confins ne vont pas sans convoquer, dans un premier temps, la notion d'habitudes alimentaires, où l'on relève aussi bien la position centrale du discours de la mère que celui de la science et de la société. Les comportements et les symptômes s'intriquent à la structure, au « sein » de ce qui se dit et s'entre-dit dans le symbolique d'un langage articulé au politique.

Les symptômes de l'oralité au sens analytique n'ont rien à voir avec la sphère médicale ORL. La souffrance humaine, quand elle s'essaye aux mots, convoque des référents ; elle en appelle à des mythes fondateurs. Faire d'une maladie une adresse analysable en passe par la logique d'un sens nouveau. L'anorexique peut se plaindre de tout sauf de ce qui la constitue comme telle. Effacement, vital à sa survie. Le problème est celui d'une fixité qu'il s'agirait de parvenir à remettre en mouvement. La maigreur va de pair avec une extraordinaire force d'inertie qui reflète la pauvreté du champ imaginaire. Travail de métaphorisation donc. La demande s'inverse et le thérapeute s'appuie sur son propre désir. Désir que quelque chose se dise, s'historise, se symbolise. Il sera question d'image du corps, de mythologie féroce, d'espérance de pacte. La clinique montrera la présence d'un corps pour deux, tantôt réduisant le sujet à un objet transparent, tantôt l'envahissant frénétiquement.

Puissance archaïque de la mère, silence du père, le désir dans l'oralité naufragée appelle le rien à la rescousse de son théâtre déplacé.

Théâtre où se jouent l'histoire inconsciente du sujet, ses aléas et ses impasses. Les énigmes souvent n'y sont pas résolues mais quelquefois, au moins, elles peuvent se formuler dans les mouvements du transfert. Constitution de nouveaux îlots symboliques, perte de jouissance, nouveaux centres d'intérêts, le corps anorexique parfois se relâche.

Le transfert et son étude, alpha et oméga de la psychanalyse, permettent un cadrage indulgent et volontaire, où le thérapeute – derrière sa bienveillante présence – prend indirectement un pari pour l'autre : celui d'échapper à la répétition morbide qui constitue le destin.



*Guy Chouraqui*

## **Les mots de la bouche**

*Se délecter des lèvres des femmes  
et détester les dents serrées des gens stressés*

### **Aux marches du palais**

Le corps est marqué par des expériences fondamentales ; les mots du corps permettent de les retracer. « Les mots de la bouche » veulent illustrer ce postulat. Ces mots balisent le champ de l'oralité à l'aide de couples antinomiques, donc indissociables : matière et esprit, premier cri et ultime râle, plaisir et douleur, baiser et morsure, ingestion et reflux, satiété et manque. La bouche, définie comme organe du goût *et* de la parole, mêle les nourritures terrestres *et* le registre du symbolique, celui des sens et celui du sens.

Le mot « oralité » lui-même a deux acceptions différentes ; l'oralité représente de manière générale les moyens d'expression liés au langage parlé, mais elle désigne spécifiquement en psychanalyse le champ de la libido orale, que son expression soit sévèrement bridée, dans la tendance anorexique, ou bien sans frein, sur le versant boulimique. Plus largement, la psychanalyse reconnaît à l'oralité la dimension structurale de la reconnaissance de quelque chose d'autre, de son approche, de son incorporation et de son assimilation. Mais l'approche psychanalytique n'est pas la

---

*Guy Chouraqui, maître de conférences ULP (Strasbourg).*

seule envisageable. On pourrait aussi diversifier les points de vue : anatomie, embryologie, physiologie, psychologie, linguistique, philosophie, sociologie, histoire, esthétique, littérature... Compte tenu du fait que la linguistique, par exemple, est elle-même une constellation de théories intriquées, on doit commencer à ressentir une certaine prudence vis-à-vis de toute vision simple et unitaire de l'oralité !

### **Les mots par la racine**

Notre visée, dans cette brève présentation, est de démont(r)er des évidences ; comme l'on sait, il s'agit là d'une tâche modeste et délicate. Partons donc de zéro, c'est-à-dire de la lettre O qui ouvre le mot « oralité ». L'approche par la lettre est radicale, la racine des mots étant souvent à chercher au pied de la lettre ! Mais comme la lettre n'existe que dans l'écrit, restons-en au niveau du son O, précisément au niveau qu'André Martinet dénomme « seconde articulation ». Ce son O, pour le prononcer, il faut retrouver la forme même que notre bouche a prise lors du cri originel, la forme même qu'elle a prise pour saisir le sein maternel... Ce son O, c'est celui qui débute le mot latin *os* (*oris* au génitif), qui signifie bouche, puis visage par métonymie. Indiquons au moins rapidement les descendances de *os*, *oris* en français : oral, oralité, orifice et, plus étrangement, mais il est hors de propos d'expliciter : orée, huis, oscillation, ourlet.

### **Au bout du souffle**

La bouche participe du système dévolu à la respiration, en soi besoin physiologique vital, mais l'air, aspiré ou exhalé, de par sa nature invisible et quasi impondérable, modélise depuis toujours la partie la plus subjective, donc conçue comme immatérielle, du fonctionnement de l'être humain : la conscience, la pensée, les sentiments. Le vocabulaire et son histoire gardent les traces de cette utilisation de la fonction respiratoire comme métaphore de l'âme, de l'esprit. Sans remonter au sanskrit *aniti* (il souffle), prenons les fécondes racines grecques et latines : *psukhê*, *pneuma*, *anima*, *spiritus*. Il est aisé d'y entendre le bruit du souffle que ces mots désignent, avant de signifier les entités abstraites de la pensée et de

l'âme (comme en hébreu, pour les mots *rouach* et *neshamah*). Il en est ainsi dans ce passage de Jean qui peut se traduire de manière équivalente : « Le vent souffle où il veut » ou bien « L'esprit souffle où il veut ». Il en est de même du mot latin *anima*, dont les dérivés sont nombreux à partir de son sens basique de souffle vital : âme, animal, et même anémone, ou anémomètre... Souffle vital, en effet : si le miroir, présenté devant la bouche dans l'antique mode de diagnostic, ne s'embue plus, l'être est réputé mort.

On retrouve cette importance du souffle dans les mythes de la création de l'Homme par la divinité. Ces mythes (hébreu, chinois, cheyenne...) prennent souvent la figure suivante : l'être est pétri dans une matière inerte, et le Créateur insuffle dans sa bouche, ou dans ses narines, ou dans les deux à la fois, le souffle vital. Voici, par exemple, le passage de la Genèse (2, 7) correspondant :

« Elohim forme le glébeux – Adâm, poussière de la glèbe – Adama.  
Il insuffle en ses narines haleine de vie :  
et c'est le glébeux, un être vivant. »  
(Trad. André Chouraqui)

### **Là où ça parle**

La bouche est l'organe le plus évident du langage articulé. Le terme français « bouche » est sans lien avec le vocable latin *os, oris* ; il vient de l'évocateur mot latin *bucca*, dans lequel on reconnaît la bouche quand elle est pleine, joues gonflées, mot qui est aussi le parent de boucle (au sens de relief, de bosse, comme dans l'allemand *Buckel*), de bouclier, de bouffer, de bouffant.

Le parcours du terme « mot » lui-même est proprement paradoxal : lui qui constitue l'élément de base de notre vocabulaire vient du bruit sans signification « mmmu », qui représente en tant que racine latine le grommèlement indistinct du muet ; c'est ce même « mmmu » qui est à la racine du mot *mutus* (muet) ! Rapprochons cette ambivalence fondamentale de tant de mots qui désignent l'impossibilité de parler : le barbare, dont le nom démontre bien qu'il ne bredouille que des borborrygmes incompréhensibles ; l'enfant qui ne se définit que comme *in-fans*, incapable de parler, a-phasique ; sans compter que le Russe désigne

l'Allemand par *niemetz*, celui qui ne sait parler ou dont on ne sait ce qu'il dit, que le langage du Breton qui demande pain (*bara*) et vin (*gwyn*) est dénommé baragouin, que l'étrange parole de l'étranger n'est qu'un charabia...

Le destin du mot « langue » est très significatif, puisqu'il réfère d'abord à cette masse musculeuse, dont le contact autre vous a surpris au cours de votre premier baiser, jusqu'à ce que vous éprouviez le plaisir buccal, qui rend aux lèvres leur sens anatomique très sexué et à la langue sa nature fantasmatiquement, ou même concrètement, phallique, partagée en toute androgynéité... Puis ce même mot de « langue » en est venu à désigner *in abstracto* le système de sons de la communication orale, le système de signes de la communication écrite. Ce mot a donc quitté son emplacement anatomique pour devenir lien symbolique. C'est là un témoin, une trace d'une migration par-delà l'écart qui sépare le réel du symbolique. On retrouve la même dérive pour le mot latin *glossa* (langue dans son sens anatomique), qui prend une valeur abstraite dans le mot glossaire.

On n'est pas si loin, dans cette quête étymologique, de l'observation sémantique qui relie les trajectoires des projectiles en mécanique (ou bien les sections coniques en géométrie) et les figures de rhétorique : les mots ellipse, parabole et hyperbole sont des analogues dans les trois domaines (en passant, rappelons que « parole » s'origine précisément dans « parabole »).

### **Plaisanteries salées**

L'équipement sensuel de la bouche est fort riche : les lèvres, les dents, la langue, tout concourt aux plaisirs divers de la zone orale. Les lèvres permettent d'offrir un baiser, ou, pour employer le même mot sous sa forme verbale, de baiser. Chacun sait, grâce aux aventures de Lancelot du Lac et aux poèmes de Louise Labé, le champ sémantique de ce verbe, ce qui m'épargne de m'étendre ici sur ce point... Insistons plutôt sur l'unité dans la diversité qui caractérise le concept de libido, notamment dans son incarnation orale.

En effet, la zone buccale a la même valence dans la technique du gastronome, de l'œnologue ou du dégustateur d'huile, et dans la vie sexuelle. Pour s'en convaincre, on pourra comparer avec fruit les proto-

coles de dégustation d'un grand cru, ou d'une bonne huile d'olive, et les principes – plus ou moins tantriques – de la conjonction des corps. La préparation requiert toujours quelque ascèse : être à jeun, ne pas interférer avec les perceptions olfactives par l'usage du tabac, de savon ou de cosmétiques à l'odeur persistante. La perception visuelle de l'aspect et de la couleur fait partie des étapes préliminaires. Puis la pratique exige de se concentrer sur la synergie entre les sensations olfactives, gustatives et tactiles (dont l'ensemble caractérise la « flaveur ») : il faut donc humer, agiter avec douceur, goûter de la pointe de la langue à l'arrière du palais, en passant par les parois latérales de la cavité buccale, par brèves aspirations successives...

Il n'est pas difficile de voir que ces plaisanteries de « mauvais goût » offrent une clé de la valeur de compensation que représentent l'aliment, le chewing-gum ou la cigarette, en cas de dépression, de frustration, de sentiment d'abandon. En ce sens-là, nous sommes tous, peu ou prou, restés au stade oral !

Il n'est pas non plus surprenant que les religions inscrivent dans leurs lois des interdictions alimentaires tout comme des interdictions sexuelles, que saint Thomas d'Aquin lie gourmandise et luxure, que transgressions et culpabilités prospèrent dans ces deux domaines.

### **Paroles purement verbales ?**

Pour finir, un constat : j'ai pris le risque d'aborder le thème de l'oralité tout à la fois dans sa plus grande généralité et par un abord latéral, celui des « mots de la bouche » ; face à cela, j'ai l'espoir que le survol des différentes dimensions de cette thématique évite de tomber dans l'illusion d'une sécurité fallacieuse, celle d'un savoir doctrinal qui ignorerait qu'il n'est qu'un îlot dans un océan d'ignorances ; l'espoir aussi que l'attention portée aux mots soit un constant rappel des ambivalences radicales du champ de l'oralité. La prudence et le questionnement me paraissent en effet, ici comme ailleurs, le meilleur point de départ de la compréhension étiologique, de la démarche diagnostique et de la décision thérapeutique.



*Daniel Lemler*

## **Uralité L'originare et l'oralité**

Quoi de plus banal que l'oralité ?

Le b.a.-ba de toute approche « psy » passe par l'oralité. C'est un lieu, une dimension, un carrefour ; comme la bouche avec laquelle elle entretient quelques liens ! Il s'agit d'un très vaste domaine. Freud nous a montré que c'est par l'oralité que s'initie la structuration de tout sujet humain.

Mon propos s'inspirera d'une simple constatation : l'oralité touche à tous les « originaires » freudiens ; elle est le lieu où se rencontrent tous les « *Ur* » freudiens, d'où le néologisme de mon titre : « Uralité ».

### **À l'origine, le *Ding***

Le mythe originare de l'oralité est celui d'une première et unique satisfaction totale d'un besoin réel. Totale et réel sont bien les termes utilisés par Freud. Le mythe de cette première expérience est nécessaire pour faire exister la Chose, le « *Ding* », comme premier objet réel d'une satisfaction réelle, à jamais perdu. En effet, ses conséquences sont d'en rendre la reproduction réellement impossible ; ce sont les impossibles retrouvailles avec la Chose.

---

*Daniel Lemler, psychiatre, psychanalyste (Strasbourg).*

L'existence humaine ne serait alors rien d'autre que l'élaboration et peut-être la sublimation du deuil de la Chose.

En réalité, cette expérience primordiale ne se déroule pas sous une forme « brute ». Il y a un « emballage » : ce que Freud appelle « *Lustgewinn* », et qui est passé à la postérité, par l'interprétation de Jacques Lacan, sous le nom de « plus de jouir ». Ce plus de jouir, ce *Lustgewinn* est le moteur de notre activité désirante.

### **Des harengs et de l'intelligence**

Ceci étant posé, j'ai choisi, pour initier la suite, de raconter une petite histoire.

Ça se passe dans un compartiment de chemin de fer : un officier du tsar en grand uniforme est installé en face d'un vieux juif. Ce dernier sort de son sac un papier journal qu'il déplie précautionneusement, laissant apparaître six magnifiques harengs, qu'il mange délicatement, en mettant de côté les six têtes qu'il remballé tout aussi précautionneusement dans son papier journal.

Au bout d'un certain temps, l'officier du tsar se décide à lui poser une question : « Comment se fait-il que vous, les juifs, soyez aussi intelligents ? » et le vieux juif de lui répondre : « Monsieur l'officier, il n'y a aucun secret là-dessous, si nous sommes tellement intelligents, c'est parce que nous mangeons beaucoup de têtes de harengs. » L'officier réfléchit et au bout d'un certain temps, il reprend le dialogue : « Monsieur le juif, justement j'ai vu que vous aviez mis de côté six têtes de harengs, est-ce que vous accepteriez de me les vendre ? » Le vieux juif réfléchit un petit instant et lui dit : « Pourquoi pas, je veux bien vous faire plaisir Monsieur l'officier, voilà je vous vends les têtes de harengs pour 100 roubles. » L'officier prend les têtes de harengs, les mange, c'est particulièrement ragoûtant, puis on voit son front se plisser, on voit qu'il est dans une profonde réflexion, et tout d'un coup il se pose derrière le juif et lui dit : « Mais dites donc, 100 roubles pour six têtes de harengs, avec ces 100 roubles j'aurais pu acheter trente harengs complets », et le juif le regarde, se tape la tempe et lui dit en le montrant du doigt : « Vous voyez, ça rentre ».

Cette histoire illustre, entre autres, les liens qui existent entre l'oralité et le fondement de l'intelligence. Et ces liens apparaissent dans au moins deux mythes que je veux restituer ici, en particulier dans un des mythes primordiaux fondateurs de notre culture monothéiste.

### **Beau à voir et bon à manger**

C'est l'histoire de Dieu, « en personne », si je puis dire. Comme il n'est plus intime avec l'homme, il est convenu que l'homme l'appelle *Hachem* (le nom), une façon de dire qu'il n'en a pas, ou plus.

Mais il nous faut revenir un petit peu en arrière, en ce temps où pour des raisons qu'il ne nous a jamais communiquées, Dieu a décidé de créer le monde, c'est-à-dire : les cieux, la terre et toutes leurs armées. Cette histoire est connue, je vais donc la résumer.

Il a aussi construit un jardin, qu'il a paysagé avec des « arbres fruits ». Pour parfaire le tout, il a planté deux arbres particuliers et uniques : l'arbre de la connaissance du bien et du mal, et l'arbre de la vie.

Il avait travaillé dur, six jours, et au crépuscule du sixième jour, peut-être s'ennuyait-il, ou peut-être avait-il des doutes... Allez savoir ! Toujours est-il qu'il a pris un peu de terre (« *adama* ») et a créé Adam ; « *betsalmo* », selon son moule, son *Stempel* comme nous le proposera Rachi ; et non pas selon son image, comme l'ont véhiculé des traductions fautives.

Adam, il l'a installé dans ce jardin avec une seule consigne, une seule loi : « Tu peux manger de tout, mais ! Mais pas de cet arbre-là, pas de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, sinon tu mourras. » Étrange loi pour quelqu'un qui devait être immortel.

À ce moment-là, il s'est rendu compte qu'Adam était seul et devait s'ennuyer. Après avoir vérifié qu'il n'était pas zoophile, il lui a bâti à partir d'un de ses côtés – ou peut-être d'une de ses côtes –, une femme qu'il a installée avec lui dans ce magnifique jardin. Notez qu'Adam fut créé à partir de la terre « mère », alors qu'Ève fut clonée à partir d'Adam.

Cela ne saurait être sans conséquence.... Jusques et y compris dans ce que nous avons appris à appeler le « non-rapport sexuel ».

« Or tous deux étaient nus, l'homme et sa femme, et ils n'avaient pas honte. »

Peut-être n'est-ce pas sans lien avec la première rencontre que va faire Ève en dehors de son homme.

Elle a lieu avec un personnage bien connu de tous – il ne s'agit pas d'un thriller ! – mais pour autant bien questionnant. Il est connu sous le nom de serpent.

Depuis le peu de temps que le monde avait été créé, il avait déjà réussi à se faire une réputation : il était le plus rusé de tous les animaux.

Il a engagé le dialogue avec Ève.

Il a demandé à Ève : « Mais pourquoi ne manges-tu pas de ce fruit magnifique ? » Elle lui a répondu : « Dieu nous a dit que si on touchait de cet arbre, on mourrait. » Nous apprenons ainsi qu'Adam a été perdu par un excès de précaution.

Alors le serpent : « Quoi, mais regarde, je le touche et je ne suis pas mort. » Alors Ève vit que le fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal était agréable à voir et bon à manger.

Deux réflexions me sont venues à ce moment du récit :

– quelle est donc cette ruse qu'il va employer à faire « tomber » Ève ? Je veux dire quel en est le but ?

– le serpent est un animal et il parle. Tous les animaux de ce splendide jardin « zoologique » édénique parlaient-ils ?

Dans la sanction qui frappe le serpent, il n'est pas dit que la parole lui a été ôtée. Les pattes oui, mais pas la parole. Connaissant la méticulosité et la subtilité de l'auteur de ce texte, il y a là des enseignements à chercher.

J'ai aussi pensé à Bakounine, qui associe dans la quête de liberté la femme de Barbe Bleue et Adam et Ève. Leur désobéissance fut « mythiquement parlant, le premier acte de l'humaine liberté » !

Mais reprenons notre récit :

« La femme vit que l'arbre était bon à manger et séduisant à voir, et qu'il était, cet arbre, désirable pour acquérir le discernement. Elle prit de son fruit et mangea. Elle en donna aussi à son mari, qui était avec elle, et il mangea.

Alors leurs yeux à tous deux s'ouvrirent et ils connurent qu'ils étaient nus.

Ils entendirent le pas de Yahvé Dieu qui se promenait dans le jardin à la brise du jour, et l'homme et sa femme se cachèrent devant Yahvé Dieu parmi les arbres du jardin.

Yahvé Dieu appela l'homme : Où es-tu ? dit-il.